



Le Drone

EDITION D'ÉTÉ

N° 35 | 09.09.2018

**La corruption, en Suisse?
Ça n'existe pas!**
par Slobodan Despot

Revigorant Romain Gary
par Pascal Vandenberghe

Futurisk
par Sébastien Fanti

Les choses vues d'en haut
Observe. Analyse. Intervient.

Chers lecteurs,

Nous accueillons en cette trente-cinquième édition du Drone — et la dernière de notre série d'été — la première chronique de notre nouvel équipier, Sébastien Fanti. Me Fanti est un spécialiste de rang mondial de la protection des données à l'ère de l'internet. Il serait difficile de trouver un guide plus compétent dans la jungle numérique qui ne fait que s'épaissir sur notre chemin. Bienvenue donc au *dronaute* Sébastien!

SLOBODAN DESPOT

PS. — Vos réactions sont comme toujours les bienvenues!

PLUS QU'UNE RECOMMANDATION DE LECTURE : UNE INJONCTION !

En cette « rentrée littéraire » vient de paraître un petit livre ABSOLUMENT INDISPENSABLE : *Délivrez-vous !* de Paul Vacca, aux [Éditions de l'Observatoire](#).

Contrairement à ce que le titre pourrait laisser croire, il ne s'agit pas d'un énième (mauvais) livre de « développement personnel ». Encore que... En une centaine de pages, l'écrivain Paul Vacca nous parle des « promesses du livre à l'ère numérique ». Précis et argumenté, il démonte les mirages du numérique, de la sacro-sainte disruption, des manœuvres de manipulation du lecteur par les opérateurs du numérique, avec juste ce qu'il faut d'humour, de recul et de dérision pour faire un message on ne peut plus sérieux, clamant fort pertinemment le même credo que votre Cannibale Lecteur préféré : « L'avenir du livre, c'est le livre ! »

Une parfaite synthèse que tout lecteur digne de son nom se doit d'acquérir au plus vite, histoire de disposer des éléments de réponse pertinents et des arguments imparables face à toutes les bêtises dont on nous bassine dès qu'on parle du livre... et de sa fin prochaine, naturellement. Une œuvre de salubrité publique, en quelque sorte : lire un livre (papier), c'est de déconnecter du brouhaha numérique pour se reconnecter à soi-même.

PASCAL VANDENBERGHE

AVIS DE TRAVAUX

Le [site de l'Antipresse](#) est en cours de migration et de mise à jour. La nouvelle version sera lancée à la mi-septembre. D'ici là, les *Turbulences* seront publiées au ralenti.

Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

De l'incorruption suisse

LA SUISSE, PAYS DE LA DÉMOCRATIE DIRECTE, DE LA NEUTRALITÉ ET DES BONS OFFICES, NE CONNAÎT PAS LA CORRUPTION. DU MOINS... ELLE IGNORE LE TERME, SINON POUR DÉSIGNER CE QUI SE PASSE AILLEURS. MAIS SI L'AILLEURS S'INVITAIT PAR ICI?

J'ai accepté cette semaine de participer à un débat télévisé sur un fait divers politique assez médiocre et sordide connu en Suisse sous le nom d'*affaire Maudet*. Beaucoup ont été surpris de m'y voir, à commencer par moi-même. «Mais qu'est-ce que tu es allé faire dans cette gonfle?» m'a demandé par la suite un ami genevois sur un ton presque courroucé. Il savait de quoi il parlait, étant lui-même membre du PLR, le parti des affairistes-progressistes-mais-conservateurs-à-l'occasion dont l'antihéros de la soirée était l'une des étoiles montantes. Ma prestation a dû lui sembler embarrassante pour l'intéressé — et donc pour son parti.

Je n'avais pourtant aucune intention de m'acharner sur cet éminent Genevois que je ne connais pas, ni d'ailleurs sur qui que ce soit. Ce qui m'intéressait, c'était un phénomène d'ordre général: la difficulté qu'on a dans la vie publique suisse à nommer correctement les choses par leur nom, surtout quand elles sont un peu sales. Il me semblait que cette peur des mots justes expliquait parfois l'incurie et l'aveuglement qui transforment des dysfonctionnements en dérives et les dérives en «affaires». Le débat en question ayant pris une tournure extrêmement personnelle, il m'a paru utile d'exposer ici les observations qui m'ont conduit à accepter l'invitation.

Commençons par résumer l'«affaire» pour ceux qui ne l'ont pas suivie. Le conseiller d'Etat Pierre Maudet était la figure charismatique du gouvernement cantonal genevois. En 2015, ce jeune loup prometteur, qui allait bientôt briguer un siège au gouvernement fédéral, s'est laissé offrir un voyage à Abu Dhabi par le prince héritier local. A l'occasion du Grand Prix de Formule 1, M. Maudet a emmené sa famille et son chef de cabinet pour un week-end prolongé dans l'Emirat. Soit quatre jours à cinq personnes en classe business dans un palace qui passe pour le plus cher du monde, ou peu s'en faut: 50'000 francs suisses au bas mot. Sans compter les menus plaisirs sur place, dont nous n'avons pas idée. Le voyage est organisé par un ami du ministre et néanmoins homme

d'affaire libanais, Antoine Daher, mais payé par le cheikh, et M. Maudet le sait au moment du départ[1].

En 2017, après que les médias ont levé le lièvre, le ministère public genevois ouvre une enquête grâce au zèle d'un inspecteur de la brigade financière. La procédure suit encore son cours.

Rien que des banalités en somme. Pourquoi le ministre ne se laisserait-il pas inviter par un prince arabe en arguant du bien public, du *soft power* et de la courtoisie à l'égard des gros investisseurs potentiels du Golfe? Défendu avec des arguments réalistes, le voyage eût peut-être même pu être assumé par l'Etat genevois. Or M. Maudet, sitôt l'affaire connue, s'affole. Sur le moment même, il a versé quelques dons à des Eglises, signe qu'il n'avait pas la conscience en paix. (Dons sans proportion, tout de même, avec le coût de son voyage: culpabilité ne veut pas dire générosité!) Pressé de questions, il se met à mentir comme un écolier pris en faute. Il minimise le coût de l'escapade, souligne qu'elle n'a rien coûté à la collectivité publique. Au moment des aveux, il dit avoir cru que le voyage a été payé par «un ami d'un ami». (Vous imaginez-vous accepter un simple billet d'avion d'un «ami d'un ami», sans parler de l'équivalent d'une voiture de classe supérieure?) Acculé sur ses escamotages, il affirmera avoir ainsi voulu «protéger sa famille». De quoi? De qui?

Ces quiproquos dignes d'une pièce de Feydeau et ces faux-fuyants infantiles surprennent de la part d'un apparatchik qui a bâti sa carrière sur une réputation d'efficacité et d'intelligence. Ils laissent place aux conjectures les plus inquiétantes. Sa rencontre «improvisée» avec le prince héritier, le cheikh Mohammed bin Zayed al-Nahyan, était-elle si fortuite que ça? Quelqu'un l'aurait-il organisée — et «palpé» pour ce contact?

Faute d'explications claires, on est également libre de mettre cette excursion arabo-persique en rapport avec l'initiative hâtive du même Maudet en faveur d'une formation des imams par l'Université de Genève. Une formation lancée l'an dernier sous l'égide d'un professeur lui-même moralement compromis pour plagiat et qui s'est avérée un fiasco cuisant.

Bref: la roche Tarpéienne, comme disaient les Anciens, n'est pas loin du Capitole. Ces bredouillages ont fini par entraîner un désastre dont l'intéressé va essayer les plâtres pendant longtemps. Du bout des lèvres, avec un sourire mièvre — comme il est d'usage en Suisse — ses collègues du gouvernement et ses camarades de parti lui disent déjà



adieu. Au train où vont les choses, il se peut même que le système le crucifie en exemple pour pouvoir dire «vous voyez, on s'en occupe...»

LES PAVILLONS DE COMPLAISANCE

Or de quoi s'occupe-t-on? De cette chose qu'on ne nommera que par ses attributs ou ses effets, mais jamais par son nom: *la corruption*.

Soyons clair: je ne prétends pas ici déraciner la corruption. Elle est tapie dans l'ombre de toute stature politique, étant consubstantielle à la nature humaine. Les croisades anticorruption sont de vieux dadas de la gauche idéaliste qui finissent très souvent par lui sauter à la figure — ce qui ne l'empêche pas de récidiver sans cesse, telle une mouche se cognant à la vitre, parce que justement elle veut ignorer la nature humaine. Ces dernières années, la «lutte anticorruption» fournit aussi

la mèche des révolutions dites «colorées» orchestrées par la Sorosphère au profit de l'empire atlantiste ultralibéral, et qui consistent en gros à remplacer des responsables corrompus par des responsables corrompus et incompétents.

Au Congrès de Vienne de 1814, le prince de Talleyrand a sauvé la mise à son pays, même s'il s'est servi lui-même d'abord, et copieusement. Que serait-il resté de la France ravagée par l'aventure napoléonienne si par un réflexe puritain on avait remplacé le ministre le plus corrompu de son temps par un «M. Propre» pur et naïf comme une jeune fille?

En Suisse, d'aussi cyniques pesées d'intérêts passent mal. Tout membre de la classe dirigeante est immaculé jusqu'au jour où l'on découvre — ô surprise! — qu'il avait les pattes grasses et les poches avides. Le mot de corruption n'est employé, en général, que pour parler de ce qui se passe en France, en Russie ou ailleurs. Pas chez nous...

Selon l'un des participants du débat de mercredi dernier, M. Claude Ruey, ex-ministre cantonal vaudois et ex-président d'un lobby de poids (santésuisse), la classe politique suisse serait protégée de ces tentations par le «surmoi protestant» et sa morale individuelle rigoureuse. A force de se le répéter, les membres de l'élite politique finissent par se croire frappés d'un label «bio» qui exclut *a priori* les marchandises frelatées. C'est sans doute pourquoi les nouveaux élus aux chambres fédérales acceptent sans états d'âme les fauteuils offerts au sein de conseils d'administration dans des domaines d'activités qu'ils ne connaissent parfois que de très loin. Selon les chiffres de 2010, les 246 élus des deux chambres fédérales cumulaient plus de 1400 mandats dans des conseils d'administration, des associations ou des fondations. *Seuls 12 députés n'annonçaient aucun lien avec des groupes d'intérêts.* Honneur aux philanthropes qui s'occupent d'associations faméliques, mais la plupart ne *siègent* pas seulement pour purifier leur karma. Pas plus qu'on ne les invite à *siéger* à cause de leur seule compétence... [3].

Il est beaucoup plus facile, et plus profitable en termes de démagogie, de s'attaquer aux turpitudes trop humaines de quelques individus — énumérés du reste pendant l'émission —, que de se pencher sur ces dérives d'ampleur sociétale. Le recrutement routinier de la classe politique dite «de milice» par les pouvoirs économiques — en particulier l'industrie pharmaceutique et les assurances — neutralise en grande partie les impondérables de la démocratie directe. Il constitue ce que j'ai appelé le pavillon de complaisance d'une corruption systémique.

L'évocation de ces problèmes de fond passe bien au-dessus des

préoccupations journalistiques et même académiques. Elle est laissée à quelques trublions du monde littéraire ou militant, tels les Max Frisch, les Friedrich Dürrenmatt, les Georges Haldas ou les Jean Ziegler — le plus lucide d’entre tous étant le tragique «Fritz Zorn», l’auteur de *Mars*, confession posthume et d’autant plus impitoyable d’un enfant de l’«austère» bourgeoisie suisse. A l’échelon des affaires courantes, ils sont balayés d’un revers de main[2].

LE MARCHÉ AUX INDULGENCES

La Suisse est un pays structurellement corrompu, c’est pourquoi elle ne peut faire autrement que de se croire propre. L’organigramme de sa corruption est imprimé sur les papiers peints des institutions, c’est pourquoi on ne le voit pas. En revanche, on en sent les effets. Ils consistent par exemple en la formation d’une caste ignorant les partages socio-politiques, occupée à à s’autocongratuler et s’autoabsoudre. Ceux qui y sont admis, d’où qu’ils viennent, laissent rapidement au vestiaire leur sens moral. De même que le sens des réalités matérielles de la vie ordinaire ainsi que le goût élémentaire de ce qui se fait et de ce qui ne se fait pas.

Cela explique peut-être l’étrange effondrement du «compétent» Pierre Maudet. Pourquoi refuser un week-end coûtant le quart de son salaire de ministre quand «tout le monde fait la même chose»? Les députés genevois se rendent bien chaque année à Taïwan à l’invitation du *soft power* asiatique. Jusqu’il y a peu, les élus fédéraux en profitaient aussi — puis quelqu’un s’est dit que c’en était peut-être un peu trop voyant. Et ne parlons pas des colloques et séminaires dont l’industrie de la santé fait profiter ses bienheureux invités, politiques ou non. Ne parlons pas non plus du rôle des *spin doctors* — désormais incontournables — dans le camouflage rhétorique des diverses formes de trafic d’influence ayant pignon sur rue en Helvétie[4].

En se rendant à Abu Dhabi, M. Maudet savait parfaitement qu’il enfrenait la loi. Mais il était en même temps convaincu que la loi n’était pas faite pour des gens comme lui. Cet homme réputé intelligent s’est comporté comme un imbécile puéril parce qu’il a été victime de l’autoillusion collective de la caste dont il était issu. A moins que sa réputation d’intelligence soit elle-même une de ces vertus illusoire que la caste se décerne par manque de repères dans le monde réel?

NOTES

1. En tant que haut fonctionnaire quoiqu'êlu, il ne peut ignorer que cela contre- vient directement à l'article 25 de la loi sur le personnel de l'administration gene- voise, laquelle «interdit aux membres du personnel de solliciter ou d'accepter pour eux-mêmes, ou pour autrui, des dons ou autres avantages en raison de leur situation officielle».
2. On consultera avec profit la dernière version (2018) du «Registre des intérêts» pour le [Conseil national](#) et le [Conseil des Etats](#).
3. Ainsi, en juin 2016, une initiative parlementaire visant à obliger les êlus à divulguer les revenus issus de leurs activités extra-parlementaires «dans la mesure où celles-ci pourraient donner l'impression d'une dépendance vis-à-vis d'un groupe d'intérêts» est balayée à 67%.
4. L'enquête de référence sur le sujet: *Les spin doctors du palais fédéral* de Judith Barben ([éd. Xenia](#)).

CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

Et tout le reste n'est que littérature (1)

PAS ASSEZ DIPLOMATE POUR LA CHANCELLERIE, TROP ÉLOIGNÉ DES GENRES LITTÉRAIRES DOMINANTS DU MOMENT POUR LE MONDE DES LETTRES, ROMAIN GARY, L'HOMME AUX MULTIPLES NOMS ET FACETTES, ÉTAIT UN ICONOCLASTE INCLASSABLE QUI FUT À LA RECHERCHE DU «ROMAN TOTAL» ET NE PUT OBTENIR LA RECONNAISSANCE DE SON GÉNIE PAR SES PAIRS, LUI QUI ÉTAIT, SELON SES PROPRES DIRES, «UN PEU COSAQUE ET TATARE, MÂTINÉ DE JUIF». UN MARGINAL COMME ON LES AIME!

Né en 1914 à Vilna dans l'Empire russe (aujourd'hui Vilnius en Lettonie), Roman Kacew et sa maman s'installent à Varsovie en 1926, après que son père les a quittés l'année précédente. En 1928 ils arrivent en France et s'installent à Nice. Il suit des études de droit, d'abord à Aix-en-Provence puis à Paris, où il obtient sa licence en 1938, tout en suivant la Préparation militaire supérieure au Fort de Montrouge. Il est naturalisé français depuis 1935 et effectue son service militaire en 1938, puis devient instructeur de tir à l'été 1939. En 1940, il rejoint de Gaulle à Londres dès juillet et s'engage dans les Forces aériennes françaises libres, avant d'être rattaché au Groupe de bombardement Lorraine début 1943. En mars 1945, il est promu capitaine et fait Compagnon de la Libération. Il effectue ensuite une carrière de diplomate jusqu'en 1960. Il se consacrera dorénavant à sa carrière littéraire et mettra fin à ses jours en 1980.

Ses premiers textes sont publiés au milieu des années 1930 sous son nom de naissance, mais en ayant francisé son prénom Roman en Romain. C'est avec *Géographie humaine*, une nouvelle parue en 1943, qu'il adopte le pseudonyme de Romain Gary. Il obtient le prix Goncourt en 1956 pour *Les racines du ciel*[1]. C'est en 1965 que paraît le seul vrai essai qu'il écrivit: *Pour Sganarelle*, qu'il présente comme une préface (longue de 550 pages tout de même!) à une œuvre «totale», *Frère océan*, qui sera composée de deux romans: *La danse de Gengis Cohn* et *La tête coupable*. Sganarelle, ce personnage récurrent dans l'œuvre de Molière — qui l'interpréta toujours lui-même sur scène —, est ici celui du valet dans *Dom Juan*, qui revêt la défroque de son Maître quand celui-ci a le dos tourné.

Nous sommes en 1965: depuis déjà plus d'une décennie, deux idéologies visent à faire disparaître le Roman «traditionnel»: le «Nouveau roman», d'abord, dont les tenants (Claude Simon, Nathalie Sarraute,



et surtout Alain Robbe-Grillet) affirment la «fin du roman»: tout a été dit! L'imaginaire n'a plus sa place. Exit Dostoïevski, Stendhal, Proust, Cervantès,... : « *La littérature se dresse de plus en plus entre le lecteur et le roman. Elle n'est plus un instrument du romanesque: elle est devenue un but en elle-même.* » Gary situe chez Kafka les origines de ce roman «totalitaire» (par opposition au roman «total»): « *Kafka, Céline, Camus, Sartre, enferment l'homme et le roman dans une seule situation, une seule vision exclusive. Ils nous clouent dans la fixité absolue et donc autoritaire, irrémédiable, de leur définition sans appel, dans une "condition" sans sortie: Kafka dans l'angoisse de l'incompréhension, Céline dans la merde, Camus dans l'absurde, Sartre dans le néant et tous leurs disciples combinés dans l'aliénation, l'incommunication, ou dans une irréalité littéraire recherchée par névrose obsessionnelle de la réalité historique.* » Le royaume du «Je» replace celui du «Jouir». Le Nouveau roman est une escroquerie: si ses affidés rejettent le roman «total», proclamant la fin de l'imagination, cela révèle surtout leur incapacité à en avoir eux-mêmes. Il ne s'agit plus de roman «réaliste», qui part d'une réalité pour fabriquer une histoire, créer et faire vivre des personnages, mais «réaliste», c'est-à-dire «[...] soumis à la présence élémentaire de la proximité du monde réel, hors de tout effort de création d'un monde concurrent à partir du monde de l'expérience commune au lecteur et à l'auteur [...] ». « *Les romans réalistes et néantistes sont des phares utiles sur les lieux*

du naufrage du désir métaphysique, leur lumière clignotante indique une absence de profondeur qui ne permet pas le passage des navires en haute mer. Il n'y a pas de "mort du roman" ou de "fin du personnage", il n'y a qu'aspiration à finir.»

Autre offensive contre le roman traditionnel: le roman «engagé», dont Sartre est naturellement la figure tutélaire. Or jamais une œuvre romanesque n'a changé autre chose que l'art du roman: ce n'est pas le roman lui-même qui est en mesure de changer quoi que ce soit, mais la culture qui résulte de la somme des œuvres d'art qui la composent. Mais *«pour la culture, il n'y a pas de poème, de roman, d'œuvre "empoisonnée": elle élimine le poison, ne garde que le levain culturel.»* À propos de «poison», Gary va même beaucoup plus loin, en affirmant que *«ce n'est pas Mein Kampf qui a "conditionné" et "empoisonné" le peuple allemand: ce sont les conditions historiques et leur exploitation systématique, irréductibles à aucune "œuvre" individuelle.»*

Comme dans le nouveau roman, dans le roman «engagé» c'est la souffrance qui est exaltée, pas la jouissance: *«La névrose d'un Sartre, laquelle consiste à voir dans la jouissance artistique une insulte à tout ce qui souffre, serait, si elle n'était une maladie, ou une pitrerie, une insulte à tout ce qui souffre: les aveugles ne réclament pas un monde des yeux crevés [...] ; faire de sa morbidité personnelle une exigence puritaine envers la création artistique est une enflure du Moi que l'on peut désigner d'un terme plus clinique.»* Soumise au diktat des idéologies et des théories, *«la création littéraire n'est même plus un "conditionnement", c'est une défécation sous l'effet de la torture».*

Ah, cette souffrance devenue le seul sujet de cette littérature «sérieuse», qui s'interdit de se préoccuper d'autre chose que des malheurs du monde et qui résoudra tout à elle seule! Avec toute son ironie, voilà comment il y répondra quelques années plus tard (1970) dans *Chien blanc*: *«Puisqu'ils insistent, je vais le faire. [...] Je vais te leur foutre un livre sur la souffrance des Noirs, un de ces coups de baguette magique qui mettent fin à la souffrance des Noirs, comme Guerre et Paix ou À l'ouest rien de nouveau ont mis fin aux guerres. Ça ne se compte plus les livres qui ont changé le monde, mais si tu m'en cites un, je te baiserai les pieds... [...]. Je foutrai tes dix-sept millions de Noirs dans un livre et on n'en entendra plus parler. Légitime défense.»*

Engagé, Gary l'est pourtant aussi à sa façon: extrémiste de l'anti-extrémisme, apôtre d'une nouvelle mythologie de l'homme, luttant contre l'hypocrisie, le puritanisme des petits-bourgeois et des petits-

marxistes, contre toute cette bêtise qu'il qualifia dans *Chien blanc* de «*plus grande force spirituelle de tous les temps.*»

Alors Gary revendique haut et fort le droit au roman «total», à l'art et à la jouissance, aux personnages, à ce roman dans lequel l'esthétique précède l'éthique. Snagarelle/Gary ressemble fort à un *picaro*, cet anti-héros marginal, qui se dresse face à l'idéal chevaleresque, rejette les codes d'honneur, pour qui le bien plus précieux est la liberté, qui n'hésite pas à user de ruses, escroqueries et autres entourloupes — et qui rappelle étrangement les haïdouks. Alors le roman sera picaresque[2]! Réussira-t-il à créer ce «roman total» et picaresque auquel il aspire? Le mystère restera entier jusqu'à la semaine prochaine...

~~~~~  
NOTES

1. Tous les ouvrages de Romain Gary cités sont disponibles dans la collection «Folio».
2. Le premier roman picaresque est *La vie de Lazarillo de Tormes* (« Garnier-Flammarion», 1994), un roman publié anonymement en 1554.

FUTURISK par Sébastien Fanti

# Futurisk

**B**REF MANIFESTE D'UNE CHRONIQUE DES TEMPS À VENIR, DES DÉLICES ET DES PIÈGES QU'ILS NOUS PRÉPARENT.

Je me souviens encore, comme si c'était hier, du jour où mon père est rentré à la maison, nanti de l'ouvrage honni. De ce *Livre blanc* qui déclencha, à l'approche de Noël, l'une des colères les plus homériques qu'il m'a été donné de vivre. Il criait, éructait des injures et maudissait les capitalistes, coupables, à ses yeux, d'avoir brisé le pacte social.

Ce livre d'à trône toujours touché de peur ment contaminé libérale, sociale-

Publié en par David de professeurs de Saint-Gall, il avait bombe[1]. Réel- ce qualificatif il était ici plei-



peine 80 pages dans la biblio- Je n'osais alors y d'être littérale- par cette prose ment séditeuse. décembre 1995 Pury et deux l'Université de fait l'effet d'une lement. Souvent est usurpé, mais nement justifié.

Critiques acerbes, presse assassine, refus de débattre furent quelques-uns des dommages collatéraux que les auteurs ont dû affronter.

Quelques années plus tard, à force de revoir l'ouvrage dans cette bibliothèque, différentes interrogations se sont manifestées. La plus pressante avait trait à la réalité et la pertinence du contenu.

Ces libéraux extrêmes avaient-ils raison avant tout le monde ? Quelqu'un a-t-il songé à confronter les thèses articulées et défendues au réel ? D'autres se sont-ils risqués à cet exercice périlleux, respectivement climactérique ?

C'est cette histoire qui a inspiré la série d'articles qui vous seront offerts dans la rubrique *Futurisk*.

Esquisser l'avenir inévitablement technologique qui nous guette sans la prétention de s'inscrire dans la futurologie ni dans les sciences spéculatives. Quelle sera notre vie à l'aune des développements prévisibles qui vont bouleverser nos existences virtuelles et moléculaires ? Avec pour point d'orgue inévitable l'aspect humain...

J'espère en toute humilité que ce voyage vous séduira.

~~~~~  
NOTE

1. «En décembre 1995, Monsieur David de Pury, alors coprésident du groupe ABB, et les Professeurs de l'Université de St-Gall Heinz Hauser et Beat Schmit publient un pamphlet sous le titre *Ayons le courage d'un nouveau départ, un programme pour la relance de la politique économique de la Suisse*. Cette publication est patronnée par un comité composé d'un bouquet d'administrateurs siégeant aux plus influents conseils d'administration suisses. Le livre fait suite à une première étude publiée en 1991 par la fondation Max Schmidheiny intitulé *La politique économique de la suisse face à la concurrence internationale – programme pour un ordre plus libéral, qui affichait clairement son ambition de déclencher un processus de renouveau économique et se présentait en tant que Livre blanc pour l'économie suisse*.

Turbulences

Avertissement: en raison de la migration-mise à jour de notre site, les *Turbulences* (log.postach.io) sont momentanément inaccessibles depuis la plupart des navigateurs — smartphones mis à part. Nous vous prions de bien vouloir excuser ce dérangement!

UKRAINE | La démocratie au teint brun

Andry Parouby préside la chambre unique du Parlement ukrainien, la Verkhovna Rada. Il est ainsi la deuxième figure officielle de l'Ukraine après Porochenko. Au cours d'un débat sur les ondes du canal ICTV de Kiev, il s'est exprimé en ces termes: *«Je suis un fervent partisan de la démocratie directe. (...) A ce sujet, je dirais que Adolf [Hitler] dans les années trente était une grande personnalité qui a mis en pratique la démocratie directe»*. Pour lui qui a étudié ce type de régime politique *«d'un point de vue scientifique»*, on ne doit pas oublier combien le Führer a contribué à son développement.

Le Parti social-nationaliste (sic) d'Ukraine fondé par Parouby en 1991, avec pour symbole une version modifiée du Wolfsangel nazi, est connu aujourd'hui sous le nom moins suspect de *Svoboda*, ou Liberté en ukrainien. A la tête d'organisations paramilitaires, ouvertement racistes, prêchant et pratiquant la violence, Parouby a mené participé en 2014 à l'assaut décisif de l'Euromaïdan et, à l'aide de ses gros bras armés, a inauguré une nouvelle forme de démocratie aux méthodes très directes. Après avoir exercé dans l'exécutif les fonctions importantes de chef de la sécurité et de la défense, l'apprenti führer a finalement accédé en 2016 au perchoir de la Rada en même temps qu'à une pleine respectabilité.

L'Europe et ses médias ferment les yeux sur la coloration toujours plus brunâtre du pouvoir ukrainien. En France, seul Mélenchon s'est ému que l'Assemblée nationale déroule le tapis rouge à Parouby en mai dernier. Ailleurs, tout ce qui est antirusse est bon à prendre. Curieusement, l'Atlantic Council, ce «think tank» chargé de propager les valeurs de la démocratie dans le sillage de l'OTAN, fait exception dans un récent blog où — tout en se défendant de marcher sur les plates-bandes de la chaîne Russia Today — l'auteur attire l'attention sur le grave problème de violence d'extrême droite auquel l'Ukraine est confrontée.

Ce qui n'a pas empêché l'Atlantic Council d'offrir une tribune à Parouby quelques jours plus tard dans une de ses réunions internationales.

JMB 7.09.18

SOURCES:

<http://www.stalkerzone.org/the-speaker-of-the-verkhovna-rada-andriy-parubiy-called-hitler-the-greatest-democrat/>

<http://www.atlanticcouncil.org/blogs/ukrainealert/ukraine-s-got-a-real-problem-with-far-right-violence-and-no-rt-didn-t-write-this-headline>

<https://www.rt.com/news/431527-neo-nazi-atlantic-council/>

<https://www.mondialisation.ca/meet-andriy-parubiy-the-former-neo-nazi-leader-turned-speaker-of-ukraines-parliament/5520502>

<https://www.bfmtv.com/politique/melenchon-accuse-rugy-de-recevoir-un-neonazi-a-l-assemblee-nationale-lundi-1467983.html>

Pain de méninges

DE LA DÉVIRILISATION

Les proportions agaçantes que prend aujourd'hui, pour quelqu'un qui a manqué le coche, la pédérasie, s'expliquent par cet écrabouillement des sensibilités et le caractère femelle que l'on attribue aux «belles âmes»: si la sensibilité se porte de plus en plus au cul, c'est que tout l'y chasse et que c'est bien le dernier sanctuaire que la Puissance laisse encore à la fragilité. En littérature, l'offensive contre les «belles âmes» et le «sentimentalisme» est partie des Etats-Unis, d'abord, pour rompre avec l'équivalent américain de la bourgeoisie et remplacer un contenu socialiste «tabou» par une mimique «prolétarienne» virile, qui oppose aux bourgeois bien mis le débraillé, la poitrine velue et le muscle, une assez pathétique façon de «faire peuple» à peu près chez tous les romanciers là-bas depuis Hemingway, et ensuite, sous l'effet d'une dévirilisation authentique et d'une féminisation intérieure que l'on essaye de cacher dans l'alcoolisme, les coups de poing et la chasse aux grands fauves entre deux aveux tendres chez le psychanalyste du coin.

— Roman Gary, *Pour Sganarelle*.



Le Drone ne vit que de vos abonnements et de vos dons.
 Faites-le connaître autour de vous!
 Soutenez cette publication sans égale dans les nouveaux médias!
<https://antipresse.net/dons/>
<https://antipresse.net/drone/abonnement>